



Vendredi 18 janvier 2008
Saint-Séverin

QUAND L'EXCLU DEVIENT L'ELU !

Colette et Michel COLARD

Introduction :

Notre propos ne vous livrera pas avant tout un témoignage de terrain, mais plutôt un temps de recul, de réflexion par rapport à ce vécu qui est le nôtre. Dans un premier temps nous présenterons brièvement notre itinéraire, puis nous nous efforcerons de mieux comprendre les conditions de la grande misère. Enfin nous tenterons de dessiner les attitudes et les pistes par lesquelles nous pouvons mieux nous approcher des personnes blessées et errantes, et plus largement rejoindre chacun de nos frères dans ses propres souffrances.

I - Notre itinéraire (Colette)

✓ A la base de tout : le désir d'être avec

Notre choix de vie s'enracine dans une double séduction : celle de Dieu charnellement proche de chacune et de chacun, et très particulièrement des plus petits, et puis celle aussi de François d'Assise dans sa manière d'embrasser la pauvreté.

Avant que nous ne décidions de vivre dans la rue, nous avons déjà pris chacun différents engagements nés de ce même désir d' « être avec », et non de « faire pour ». Notre démarche prend sa source dans la volonté de rejoindre les pauvres en étant nous-mêmes démunis, désarmés, pour nous laisser recevoir par eux, pour devenir amis, et pour répondre à leur faim fondamentale : la faim d'une présence qui humanise, qui ré-humanise.

Depuis 1992 nous partageons la vie et la survie des personnes qui vivent dans la rue. Très concrètement, cela signifie par exemple que, la nuit venue, nous dormons sur quelques



Les Semeurs d'Espérance

cartons ou bien rejoignons un squat (à condition, bien sûr, d'y être invités), ou bien encore un dortoir d'accueil d'urgence, si nous savons qu'il y a suffisamment de places.

Dans le registre alimentaire, un bon nombre d'associations offrent, dans nos pays, des services d'hygiène, de restauration, auxquels nous avons recours. Dans beaucoup de grandes villes cependant il y a inadéquation entre l'offre et la demande, et souvent ces services ne sont pas quotidiens.

Nous ne touchons ni RMI ni Minimex, son équivalent belge (nous sommes un couple franco-belge). Nous avons choisi d'être itinérants, restant dans une ville plusieurs semaines mais la quittant un jour ou l'autre. Il ne s'agit pas de faire du tourisme social, ni de jouer aux pauvres, mais de créer entre eux et nous un lien nouveau, au cœur de la pauvreté, de rejoindre l'humanité là où elle est laminée.

II - Que signifie être pauvre dans nos sociétés ? (Michel)

✓ Aller plus loin que la pauvreté matérielle

Nous avons trop souvent de la pauvreté une vision exclusivement économique et matérialiste. Nous pensons qu'il suffit de répondre à des besoins pour qu'il n'y ait plus de pauvres. Cette vision matérielle ne cesse de nous revenir au visage, de manière cyclique, par exemple dans cette ritournelle médiatique de chaque hiver.

Nous avons d'autant plus de mal à nous défaire de cette conception simpliste de la misère qu'il existe dans nos pays un nombre non négligeable d'aides. Du coup nous peinons à comprendre pourquoi subsiste la misère, et laissons progressivement s'immiscer le soupçon : après tout, certains n'ont-ils pas choisi une certaine forme de marginalité ? N'ont-ils pas fait le choix de leur mode de vie ? N'ont-ils pas à l'assumer ? Et nous restons avec cette difficulté de compréhension et ce jugement qui tombe comme un couperet.

Pour comprendre ce qu'il se passe, il nous semble qu'il faut aller au-delà. La pauvreté, la misère, n'est pas d'abord une privation d'ordre économique, mais une privation d'ordre existentielle. Le pauvre, c'est celui qui est privé de relations, privé de raisons de vivre. Josiane nous disait : « Les gens me demandent toujours comment je fais pour manger, comment je fais pour dormir, mais ils ne me demandent jamais comment je fais pour vivre, pour vivre à l'intérieur de moi. »

✓ La plus grande pauvreté, l'absence de liens

Ce qui fait cruellement mal, plus que tout, c'est de ne pas avoir de valeur, d'être disqualifié, rejeté, humilié parce que l'on est pauvre. Parce qu'elle est privée de regards et de paroles, de communication, de lien, l'existence du plus pauvre sombre dans le vide, dans le néant. Un ami de la rue nous disait : « Pendant des jours personnes ne m'envisage, alors je deviens personne. Ça se fait tout seul. » Ce qui génère également la misère, c'est l'enfermement dans l'ignorance, dans la non-culture. Cet éloignement des possibilités d'accéder à la culture représente sans doute l'une des plus terribles violences faites aux pauvres depuis des



Les Semeurs d'Espérance

générations. Cette misère là est une violation des droits humains, la privation pure et simple des moyens qui ont permis à l'homme de s'humaniser progressivement. Nous-mêmes avons été construits, enracinés par notre éducation, nos rencontres, nos engagements. Or les très pauvres, en particulier ceux qui échouent dans la rue, ont été et sont privés de tous ces acquis qui permettent de s'approprier son existence, de pouvoir penser, de pouvoir s'exprimer et s'ouvrir.

La rue est une prison sans barreau, mais où l'on meurt de se voir refuser ce passage vers les autres.

✓ **Les causes de l'errance, bien plus profondes qu'un « accident de parcours »**

Les très pauvres sont livrés à une errance vertigineuse, qui n'est pas tant géographique que, surtout, psychique. Il est bien rare que seul un « accident de parcours » ait conduit à la rue. L'errance remonte très souvent à la toute petite enfance, au non-enracinement de la personnalité à ses premières heures. En apprivoisant les personnes se découvre cette fragilité aux racines d'un être plutôt jeté dans l'existence par des parents démunis que véritablement mis au monde.

Autres fragilités, autres carences. C'est méconnaître l'abîme de la grande misère que de croire qu'il suffit d'une petite perche pour redémarrer. Un grand nombre des personnes de la rue sont issues du milieu du Quart-Monde, en particulier ces jeunes que l'on y repère de plus en plus nombreux. Souvent ils ont déjà fait l'expérience de l'abandon, connu des foyers de la DDASS, n'ont peu ou pas de diplômes, donc peu de bagages, si peu de ressources et des expériences d'échecs répétés. Un certain nombre d'entre eux souffrent aussi de troubles psychologiques ou psychiatriques plus ou moins sévères, et, toujours, de l'absence quasi-totale d'un lien social valorisant.

Alors pour qui, pour quoi vivre encore ? Telle est la grande et véritable question des gens qui vivent dans la rue. Il nous semble capital de prendre la mesure de l'ampleur et de la complexité de toutes ces souffrances, afin de situer au plus justes les carences intérieures.

III - Comment s'approcher ? (Michel)

✓ **Convertir la parole en écoute**

Avant de vouloir aider, cherchons davantage à comprendre. Chercher à comprendre implique de nous disposer à écouter ce que l'autre cherche à nous dire. Cela implique un travail de conversion radicale. Souvent nous sommes pressés d'aider, de consoler, tant et si bien que cela nous empêche d'entendre la souffrance de l'autre là où elle lui fait le plus mal. Ecouter, c'est d'abord libérer la parole, et par elle faire surgir les vrais besoins. Le pauvre, le souffrant, a quelque chose à dire, à me dire de sa vie, de son histoire, de son vécu. Il nous faut apprendre à entrer dans son ressenti. Une écoute vraie peut être un déclic de vie dans un parcours de mort.



Les Semeurs d'Espérance

« Quand tu es dans la rue, à qui tu vas parler ? J'explose en moi » nous disait Arthur. Une écoute de qualité est très rare. Nous-mêmes en faisons trop souvent l'expérience. Ecouter vraiment c'est encore accepter d'entendre une différence. Un bon nombre d'attitudes des très pauvres nous apparaissent souvent incohérentes, incompréhensibles, immorales. Nous avons tendance alors à privilégier les « bons pauvres », ceux qui tentent de s'en sortir, qui acceptent l'aide sans protester, et, par voie de fait, nous sommes tentés de lâcher les « mauvais pauvres », ceux qui râlent, qui achètent une moto avec l'argent des aides plutôt que de nourrir leurs enfants, qui retombent, etc.

Savoir écouter, c'est avant tout être là. Poser comme préalable cette présence inconditionnelle de l'ami. Si nous avons à apprendre la délicatesse des mots, plus encore il nous faut découvrir le silence, le silence, et apprendre à dompter les paroles péremptoires.

✓ **Prendre du temps avec, oser la magnificence**

Tout ceci implique que l'on prenne du temps pour la relation. « C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui la rend si précieuse » nous révèle le Petit Prince.

Une autre souffrance des très pauvres est d'être en permanence dans la dépendance d'autrui, pour l'argent, pour les colis alimentaires, pour les conseils administratifs, etc... Si rarement peuvent-ils donner, se donner ! Et personne n'est là pour recevoir leur amitié. Renverser ce mouvement de dépendance, voici ce qui nous paraît urgent. Cela implique de proposer d'autres initiatives. S'asseoir avec l'autre, les autres, autour de la même table nous apparaît peut-être la plus simple, qui modifie radicalement ce rapport accueilli/accueillant. C'est la parole échangée autour du pain qui fait que celui-ci n'est plus seulement du pain, mais le lieu et le symbole de la communion.

Combien de lieux de réflexion, d'ouverture sur différents sujets, de lieux de créativité aussi où les talents vont se révéler y a-t-il par ailleurs à imaginer !

Dans cet inventaire, nous ne pouvons faire l'économie de la beauté des lieux où l'on reçoit les plus pauvres, ni de la qualité des produits que nous leur offrons. Quel soin apportons-nous en effet à tout cela ? Je pense à tous ces produits à la date de péremption dépassée, à ces vaisselles ébréchées... Ce que nous proposons, l'offririons-nous à nos amis ? N'est-ce pas là pourtant la question fondatrice du critère de nos choix ? Plus le pauvre vit dans la misère, dans les échecs, plus il a besoin de se relever dans la magnificence.

✓ **Se décentrer jusqu'à accepter l'impuissance**

Il nous faut interroger nos attitudes profondes. Ne sommes-nous pas souvent encore trop imprégnés d'une mentalité colonisatrice ? Qu'elle est cette attitude qui nous fait penser pour l'autre, pour son bien ? Il est essentiel de nous avertir mutuellement de cela pour savoir rentrer dans cette attitude de disponibilité qui se tient au service de l'autre. Il nous faut passer du « Je viens pour te faire du bien » au « Me voici pour t'accompagner sur ta route ».



Les Semeurs d'Espérance

Entrer dans la disponibilité de la fraternité, c'est renoncer au désir de changer l'autre pour adopter le désir de nous changer nous-mêmes, et envisager toute chose à partir de l'autre, et non de nous. Nous nous prenons si souvent pour le centre à partir duquel tout s'évalue !

Comment donc allons-nous être vigilants pour permettre au plus fragile d'exercer sa liberté ? Il faut nous mettre à l'école des plus pauvres. L'accompagnement de nos frères souffrants nous fait éprouver aussi toute la dimension de l'impuissance, lorsque, malgré tous nos efforts, les choses ne changent pas ou si peu.

Or la véritable présence n'est pas la puissance. Elle en est même à l'opposé, faite de douceur, de délicatesse, de simple compagnie. Nous n'avons pas à sauver les autres, ni non plus à les désertier. Quand tout va au plus mal, nous avons à faire en sorte qu'ils puissent eux-mêmes prendre leur charge. C'est ici que nous rejoignons le grand enseignement que nous donnent les services de soins palliatifs, où, plus qu'à tout ce qui est mis en œuvre d'un point de vue médical, les personnes en fin de vie sont plus sensibles encore à la manière dont nous allons les traiter.

Les plus pauvres, comme elles, à cause de leurs grandes blessures, sont ultra sensibles à la manière dont on va les considérer, sensibilité qu'exacerbe plus encore l'expérience de la mendicité.

Apprenons donc toujours à savoir écouter plutôt que dire, être plutôt que faire. Apprenons par-dessus tout la juste distance, en sachant être ni envahissant, ni trop distant, ni lénifiant, ni trop exigeant. Il s'agit d'instaurer un vrai dialogue où, au fil des rencontres, va être rendue possible la résilience.

✓ **Que mettre en œuvre concrètement ?**

Nous venons de proposer quelques accents à poser dans l'approche des souffrants. Mais, concrètement, que faire ? Y a-t-il une issue, et donc une espérance ?

- D'abord il nous faut prendre conscience qu'il s'agira d'un chemin de longue haleine, de rechutes, de recommencements.
- Au cœur de sa ville, de son arrondissement, de son quartier, peut-être faut-il d'abord se renseigner pour connaître ce qui existe déjà.
- Rencontrer les associations qui travaillent sur le même terrain.
- Avoir l'audace de devenir une vraie force d'interpellation des pouvoirs publics.
- Tendre à proposer un éventail de propositions et de réponses variées.
- Offrir des oasis, des lieux phares dans les quartiers les plus sensibles, tout en gardant toujours le souci d'aller à la rencontre de ceux qui ne viendront pas dans ces structures, restant toujours à la marge.



Les Semeurs d'Espérance

- Il y a de la place pour tout le monde dans le combat contre la misère ! Il est possible de combattre en amont, auprès des enfants ou des jeunes à la dérive. Possible aussi de combattre en aval dans tous les mouvoirs que suscite notre société.
- Donnons-nous aussi les outils pour mieux comprendre. La formation ne devrait plus être matière à option pour ceux qui s'engagent dans ce genre de démarche ! Il ne faut pas se contenter de voir le temps de service concret consacré à la rencontre, mais le temps de relecture de l'expérience avec d'autres engagés sur le terrain. Cette relecture est capitale car il y a souvent matière à décoder.
- En finir totalement avec les petites mesures d'urgence saisonnières. Il nous faut cesser de nous protéger derrière ce qui a trait au ponctuel, à l'urgentiel, et qui renvoie, en définitive, à plus d'errance. Au contraire nous faut-il multiplier les lieux de résidence, des lieux pour se reposer autant qu'il le faudra. Cela offrirait des alternatives au désœuvrement total. Des lieux où serait accepté que certains aillent et viennent, peuvent revenir après en être parti un temps. Et c'est ici le profil de la maison-relais, de la maison de famille, de ces lieux à taille humaine qui se dessine, où la personne puisse se réconcilier avec son histoire, permette de ré-envisager un avenir où il ne serait plus seul, où il puisse se découvrir aimés et capables d'aimer.

Conclusion

Plus encore que d'être serviteurs des pauvres, cherchons surtout à entrer en amitié avec eux, à nous réjouir d'être en leur compagnie. S^t François disait : « Que les frères se réjouissent d'être avec les pauvres, les malades, les lépreux ». Se réjouir d'être avec : quelle vocation ! Que les pauvres deviennent vraiment nos frères et nos amis, en profondeur, alors nous contribuerons à faire reculer la misère et disparaître les ghettos de l'exclusion.

Question de l'Assemblée

- ✓ **Vous avez parlé de l'amitié. Quelles sont selon vous les principales difficultés pour construire cette amitié avec le pauvre, plutôt qu'avec d'autres personnes ?**

Michel : Quand j'ai découvert le monde de la grande misère, j'ai eu l'impression d'être en terre étrangère. Le voyage est sans doute bien plus considérable de partir à côté de chez soi à la rencontre du différent que d'aller à l'autre bout du monde rencontrer semblable à soi. Lorsque l'on n'a pas fait cette expérience, on est souvent étonné de constater qu'on est sur des terrains somme toute semblables.

Si j'ai compris que la personne vivant dans l'abandon attend enfin une attitude bienveillante, elle tombe littéralement dans vos bras. « De loin j'ai vu un fauve, en m'approchant, j'ai vu un homme, en lui parlant, j'ai rencontré un frère » dit un proverbe arabe. C'est beaucoup plus simple qu'on ne se l'imagine. Cela ne demande qu'un petit élan au départ, mais après l'on est



Les Semeurs d'Espérance

étonné d'être en pleine humanité. Lorsqu'on dit que les pauvres peuvent nous humaniser, c'est parce que leur souffrance crie après l'humanité partagée.

- ✓ **Quel lien, quelle complémentarité voyez-vous entre votre démarche et les différentes associations, organisations et services plus « sociaux » existants ?**

Michel : Il y a de la place pour tout le monde ! La spécificité de notre démarche est de mettre l'accent sur un lien fraternel épuré. Mais il est évident que le travail social, pédagogique, l'aide matérielle, sont indispensables ! Notre témoignage est de dire que, y compris dans ce « faire » indispensable, il est plus indispensable encore que les gens puissent se sentir aimés, compris, respectés. Notre besoin compulsif de vouloir aider, consoler, nous parasite souvent au point de ne plus entendre la souffrance de l'autre là où elle nous fait le plus mal. Notre action doit toujours conserver un petit clignotant qui nous rappelle que nous ne devons jamais perdre de vue l'indispensable, l'essentiel. Nous avons tous fait l'expérience, en allant consulter un médecin, de nous sentir auscultés par un technicien plutôt qu'accueillis comme une personne à part entière.

Nous vivons dans une société de stress qui bousille l'essentiel de l'humanité. Nous n'arrivons pas à briser le cercle infernal de la rentabilité.

Bien sûr il faut l'aide concrète, mais elle n'est pas grand chose si elle n'est pas habitée par cette présence humaine dont nous avons tellement besoin.

Ce qui est très précieux aussi est que nous-mêmes faisons sentir aux pauvres que nous en avons nous aussi besoin.

- ✓ **J'ai dernièrement assisté à une conférence de Jean Vanier, au cours de laquelle il raconta comment un jour, à une personne lui ayant apporté une paire de chaussures trouées pour une personne handicapée, il avait dit : « Je ne mettrais pas ce genre de chaussures » ...**

Colette : Combien avons-nous, effectivement, à revisiter la qualité de ce que nous offrons ! Je pense aux cas de ces yaourts périmés que, bien sûr, il est toujours possible, sans problème, de consommer. Mais lorsqu'on est un citoyen de seconde zone, se voir remettre un colis de produits à la limite de la date de péremption, cela apparaît comme un geste humiliant de plus. Qu'est-ce que cela signifie pour quelqu'un qui a l'impression d'être un déchet, une épave ? Il nous faut être attentifs à bien articuler nos paroles, à échanger. Dans certaines associations, on enlève même les couvercles des produits pour qu'il n'y ait plus de problème...

Le Père Joseph Wresinsky disait que plus le pauvre a vécu dans le manque, le mépris, la honte, la grisaille et l'échec, plus il a besoin de magnificence. On a tous besoin de magnificence, mais plus encore le très pauvre, enfermé dans sa misère.

- ✓ **Avez-vous un travail ? De quelles ressources vivez-vous ?**

Colette : Notre engagement en couple est celui du partage de vie au quotidien. Notre choix s'inscrit dans le sillage de Saint François d'Assise, et son message de pauvreté. Il est



Les Semeurs d'Espérance

important pour nous à sa suite d'avancer dans la rencontre avec les très pauvres en nous livrant nous-mêmes, et en apparaissant très pauvres nous aussi.

Comment vivons-nous ? Pour les besoins de « survie humaine », nous rejoignons les circuits mis en place pour nos frères, soupes populaires, associations, etc... Mais parce que nous avons gardé des liens avec notre parenté, notre désir d'être pauvres ne sera jamais total : la pauvreté ultime est d'avoir perdu jusqu'aux liens. Notre choix est donc celui d'épousailles de la pauvreté dans ses conditions de vie, mais nous ne pouvons pas revendiquer la pauvreté totale. Par ailleurs dans nos besaces se cache toujours un livre, prêté ou donné, répondant à un fort besoin de notre part. Parce que nos familles sont solvables et que nous n'avons pas voulu que les charges leur incombent en cas de problème de santé, nous travaillons 60 heures par an pour être inscrit au régime de la société sociale et avoir droit à une mutuelle.

Michel : Nous n'avons pas voulu « vivre comme des SDF », nous avons fait un certain nombre de choix de pauvreté qui nous ont amenés à cette décision. Notre but est de rejoindre cet univers en essayant le plus possible d'emprunter leurs conditions d'existence, un peu à l'exemple des prêtres ouvriers. Notre but ultime est cet espèce de compagnonnage. C'est dans ce jeu de la différence qu'il y a un enjeu et un bonheur. Concrètement notre quotidien est livré à l'imprévu, à l'inattendu des rencontres. Nous avons à cœur d'investir notre temps et toute notre énergie à la rencontre.

- ✓ **Pouvez-vous nous dire comment se passe cet « apprivoisement réciproque » avec les plus pauvres ? Comment faites-vous pour que votre présence ne soit pas assimilée à celles de personnes « déguisées en pauvres » ?**

Colette : Nous ne nous accoutrons pas d'une autre manière que celle où nous vous apparaissions ce soir. Nous sommes nous-mêmes, partout. Très concrètement nous nous déplaçons en stop ou en marchant jusqu'à la ville où nous avons décidé de nous rendre. En arrivant, nous commençons par rejoindre une gare, ces lieux privilégiés d'errance, et nous y poser, disponibles, attentifs. Nous essayons d'engager la conversation avec l'une ou l'autre des personnes qui nous semblent errer, être désœuvrées, à proximité. Nous essayons de savoir ce qui existe dans la ville en matière d'aide concrète. Mais il est très rare que dès la première nuit l'un ou l'autre nous propose de venir avec lui. Souvent, la première nuit se passe donc sur un carton, dans un petit coin non loin des lieux. Mais le bouche-à-oreille fonctionne très vite.

Michel : Bien sûr il y en a qui s'étonnent. Un matin, nous étions attablés en compagnie de deux hommes dans une salle d'hébergement, autour d'un petit déjeuner. L'un d'eux nous demanda : « Mais qu'est-ce qui vous arrive, à VOUS ? » L'autre l'arrêta : « Tais-toi ! Tu es bien indiscret. Ils ont leurs problèmes, comme nous ! »

Mais aujourd'hui les gens dans la rue ne sont plus stigmatisés autant qu'il y a 20 ou 25 ans. On ne va pas vous aborder systématiquement. Il est très saisissant de voir qu'un certain nombre se fiche pas mal de connaître notre curriculum vitae ! Le contact se fait souvent alors qu'on ne cherche pas la rencontre. Mais comme on demeure un peu plus que les gens qui passent, on repère vite ceux qui tournent autour. Et les choses se font beaucoup plus naturellement qu'on pourrait l'imaginer, et se vit au long des jours de manière très simple. A



Les Semeurs d'Espérance

ceux qui nous questionnent, nous répondons simplement qu'il est important, pour nous, de nous faire proche dans notre vie des gens qui sont dans la peine.

✓ **Existe-t-il des structures pour personnes vieillissantes dans la rue ?**

Colette : Il n'y a pas tellement de personnes très âgées dans la rue, pour la bonne et simple raison que la longévité n'est pas terrible. Nous connaissons des personnes qui, longuement accompagnées, finissent par intégrer des maisons de retraite de type hospice.

Les tentatives aujourd'hui sont encore embryonnaires, et manquent de structures adaptées. Mais un pas a été franchi il y a peu. Depuis longtemps en effet les alternatives d'hébergement proposaient soit le tout collectif, soit les chambres individuelles : un jour on vous remet une clef, et voilà ! Ce genre d'initiative apparaît à côté de la plaque pour beaucoup, et il est plus fréquent de retrouver les personnes dans la rue quelques semaines - ou quelques jours - après, dans la consternation pour ceux qui les ont accompagnés. Mais il faut voir quel type de logement est proposé ! L'alternative de « lieux de vie » est certainement la plus adaptée.

✓ **Vous avez parlé tout à l'heure de l'économie du « faire », l'opposant à l'économie de l' « être avec ». Que proposeriez-vous à notre gouvernement pour améliorer la situation, sachant que notre intervenant du mois prochain en fait partie... ?**

Michel : J'aimerais inviter cette personne à descendre au fond d'elle-même et à y discerner ce qu'elle trouve de fondamental, d'essentiel dans l'existence. Qu'elle tente de réfléchir à ce qui nous rend vraiment heureux. Et à partir de là qu'elle se demande quels moyens il est possible de mettre en œuvre pour permettre de rendre l'autre plus heureux. Au fond de moi, chacun peut se demander de quoi il a vraiment besoin pour vivre en vérité et dans un certain bonheur.



Les Semeurs d'Espérance

Ouvrages de Michel et Colette COLLARD :



Les Semeurs d'Espérance. Qui sont-ils ?

Contemplation - Compassion - Évangélisation - Formation. Voici quatre chemins de traverse que les Semeurs tentent d'emprunter pour rencontrer le Christ et en être témoins avec les pauvres.

Depuis 1998, ces jeunes catholiques se retrouvent tous les mois pour passer une nuit devant le Saint-Sacrement à Paris, et maintenant également à Nantes. Ces nuits sont précédées par des enseignements donnés par des témoins de la foi chrétienne : théologiens, journalistes, hommes d'affaires, artistes, philosophes, missionnaires, hauts fonctionnaires viennent dire avec humilité comment oser la vérité et l'espérance de l'Évangile dans des environnements variés.

C'est également avec Marie, par la prière du chapelet, que les Semeurs se préparent à *espérer* le Christ chez les personnes sans-abri, plusieurs soirs par semaine. Il s'agit de cultiver avec elles l'amitié. Elles sont invitées à se joindre aux rassemblements de prières du groupe, à mettre en scène avec lui des paraboles de l'Évangile, et à chanter dans sa chorale.

Un petit clic pour découvrir le site des Semeurs, leurs visages, leurs activités, les comptes-rendus des enseignements passés, la date et le thème de la conférence qui introduira la prochaine nuit d'adoration : www.semeurs.org. Si vous désirez devenir instrument de compassion, oeuvrer pour la nouvelle évangélisation avec les personnes démunies, et vous engager avec les Semeurs, vous êtes invité à contacter Romain Allain-Dupré au 06 13 16 29 08.